

**Recherches en Langue et Littérature Françaises**  
**Revue de la Faculté des Lettres**  
**Année 7, N<sup>o</sup> 11**

**La quête de soi à travers les habitus transgénérationnels dans  
les récits de filiation d'Annie Ernaux**

**Bahman Namvar Motlagh**

Maître de Conférences, Université Shahid Beheshti

**Tayebeh Raoufzadeh**

Doctorante, Université Shahid Beheshti

**Résumé**

Se considérant comme une « Transfuge de classe », Annie Ernaux, se plonge dans l'histoire de ses ascendants pour trouver le lien perdu avec ses origines. Cette perte qu'elle a subie à la suite de son ascension sociale la mène à entreprendre la quête de soi à travers son archive familiale dans un genre dont elle est devenue l'avant-garde et qu'on nomme des « récits de filiation ». *La Place* et *Une Femme*, imprégnées des figures parentales sont des lieux par excellence de la manifestation de la transdisciplinarité. La vision relationnelle du monde de Pierre Bourdieu qu'emprunte Ernaux enrichit sa plume et l'encre du teint sociologique. Ses connaissances de la sociologie de Bourdieu la mène à une auto-socioanalyse à travers laquelle elle discerne les ressemblances et les différences d'habitus qui l'approche ou l'éloigne de ses origines. Son passé remonte jusqu'à trois générations pour mener une quête de soi à travers ces habitus transgénérationnels. Le présent article aura pour visée de montrer comment Ernaux parvient à cette quête par le biais du concept bourdieussien de *l'habitus*.

**Mots-clés** : récit de filiation, quête, habitus, champ, socialisation.

---

تاریخ وصول: ۹۲/۳/۲۰ تأیید نهایی: ۹۲/۷/۱۴

**E-mail:** bnmotlagh@yahoo.fr

**E-mail:** el\_raouf@yahoo.fr

## Introduction

Les trois dernières décennies voient naître des récits de filiation dont l'intitulé montre qu'il s'agit d'un récit où figure la trace de la filiation, des parents, des proches. Cette trace des ascendants dans la littérature était d'abord considérée comme un souci du passé et des aïeux inhérents à l'autobiographie à perspective rétrospective comme l'Enfance de Nathalie Sarraute, *L'Amant* de Marguerite Duras, les «Romanesques» d'Allain Robbe-Grillet. C'est avec la parution de *La Place* d'Annie Ernaux (1983), et des *Vies minuscules* de Pierre Michon (1984) que s'esquisse ce que nous appelons aujourd'hui le récit de filiation comme un nouveau genre.

*La place* et *une femme* sont des œuvres de ce genre dont Ernaux constitue l'un des précurseurs. Dans ces récits, Ernaux, en mêlant son érudition sociologique, historique et littéraire, arrive à réaliser la transdisciplinarité qui est le rêve des érudits des lettres et des sciences humaines de notre époque. Elle crée ainsi des chefs-d'œuvre à travers lesquels elle va de l'antériorité vers l'intériorité. Etrangère à son milieu d'origine et son milieu d'accueil, le malaise de la perte de *place* la pousse à une quête de soi.

En ce qui concerne notre travail, nous procéderons d'abord à une présentation brève d'Annie Ernaux et du genre de récit de filiation dont elle est l'avant-garde pour ensuite procéder à une étude de *La Place* et *Une Femme* pour montrer comment Ernaux parvient à cette quête à travers les habitus transgénérationnels.

### I. Annie Ernaux : l'avant-garde des récits de filiation

L'individu contemporain vit dans un monde qui véhicule d'une part les failles des siècles antérieurs : les secousses du bouleversement de la famille au début du XIX<sup>ème</sup> siècle et sa dégénérescence au XX<sup>ème</sup> siècle, et d'autre part le poids lourd de l'écrasante modernité. En fait, le XIX<sup>ème</sup> siècle voit le jour avec la Révolution qui coupe le lien entre l'individu et les temps antérieurs. La répétition de la rupture révolutionnaire et le balancement de la société entre des régimes successifs tantôt monarchiste tantôt républicain, jette l'individu

déchiré entre la liberté d'aujourd'hui et les liens communautaires du passé et le fort désir inoubliable de restaurer son passé familial dans un univers sans héritage où il tente de s'inventer, grâce à la légitimité de sa liberté absolue, une vérité sur soi. Cette isolation de l'individu et l'effritement de la famille sont issus de la substitution de la famille patriarcale hiérarchisée par celle qui incarne la figure du père aimant. Comme le XIX<sup>ème</sup> siècle, le XX<sup>ème</sup> siècle est témoin de deux phénomènes désagréant la famille : d'une part, les deux guerres mondiales, des guerres de masse, des camps de déportation, qui laissent des milliers d'orphelins ayant des mémoires lacunaires irrémédiables de leur ascendance, et d'autre part l'époque de reconstruction de l'Europe et l'apparition de l'âge postindustriel et postmoderne plus ou moins rapide qui valorise l'individualisation et vénère le progrès. Ce progrès dominant, influençant et envahissant presque tous les aspects de la vie de l'individu met en crise la tradition qui vénérât le passé et l'héritage et finit par la vaincre. Il célèbre la libération des entraves et contraintes du passé et procède ainsi à rompre le lien ténu nouant le présent au passé.

Face à cette table rase à la transmission et la dette d'un héritage, l'individu incertain, abandonné, envahi par le progrès et ses innovations, mélancolique d'un passé perdu, cherche à trouver son identité et sa vérité singulière. Cette quête, il ne peut l'assumer qu'en remontant au temps de ses origines et en essayant de se renouer à son passé dont il était longtemps dépourvu. Pour trouver la parcelle enfouie de sa vérité existentielle, l'écrivain s'acharne à un travail archéologique : exhumer son passé et trouver dans ce vestige des miettes et des lambeaux de vies des ancêtres à travers lesquels il réinvente son identité singulière et l'identité plurielle des défunts dans un genre nouveau que Dominique Viart nomme le « récit de filiation ». Laurent Demanze s'exprime ainsi à ce propos :

« Le récit de filiation s'ancre en effet au lieu même d'une blessure, entre témoignage entravé et offrande aux figures révolues de l'ascendance. L'écrivain contemporain ausculte les heures anciennes à la recherche des traces effacées d'un passé disparu, comme si quelque chose d'inaccompli –en souffrance- hantait les temps présents.» (Demanze, 2008)

Anni Ernaux, Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Gérard Macé sont des avant-gardes de ce genre littéraire. En ce qui concerne Annie Ernaux dont les récits de filiation font l'objet du présent article, il s'avère nécessaire de connaître son parcours biographique pour avoir une idée de ce qu'elle poursuit dans la littérature. Elle est née dans un bourg normand en 1940, fille unique de parents d'origine rurale, d'abord ouvriers devenus petits-commerçants (ils tiennent une épicerie-café). Poussée par sa mère et grâce à une bourse, elle effectue une brillante scolarité primaire et secondaire dans un établissement privé catholique. Grâce à une bourse étudiante, elle poursuit ses études en lettres modernes à Rouen. En 1964 elle se marie avec un étudiant de sciences politique, et entre dans le milieu bourgeois. En 1967, elle obtient le CAPES, puis l'agrégation de Lettres en 1971. Elle enseigne dans les lycées techniques et généraux en province puis en banlieue parisienne, avant d'entrer au CNED. A partir de 1974 elle devient un écrivain au succès public grandissant dont les œuvres se publient dans la collection Blanche de Gallimard. Elle reçoit des prix littéraires successifs pour ses œuvres notamment celui de Renaudot qu'elle a obtenu pour *La Place* en 1984.

Dans ses récits de filiation, elle exploite son archive familiale pour effectuer une quête de soi. Les archives familiales qui étaient considérées trop anecdotiques et comme un simple souvenir mémoriel, prennent de la valeur avec ce genre et deviennent le matériau cher des récits de filiation.

Pour avoir une appréhension de ce genre, nous pouvons dire que ces récits transgressent le roman. Laurant Demanze dans son livre *Encres Orphelines* souligne bien que le récit de filiation est « moins un roman qu'un récit » (Vrydaghs David, 2008) En fait, ces récits empruntent au roman familial « un mode de narration qui reconfigure les rapports du sujet au monde familial, entre trahison et transfiguration, entre réel et fiction. » (*Ibid.*) C'est cet emprunt qui mène Annie Ernaux à choisir ce genre différencié du roman dans l'écriture de *La Place* dont le personnage principal est son père :

« Par la suite, j'ai commencé un roman dont il était le personnage principal. Sensation de dégoût au milieu du récit. Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni

de chercher à faire quelque chose de "passionnant", ou d'"émouvant" ». (Ernaux, 2011, p. 442)

Ce que le récit de filiation retient du roman généalogique c'est « la longue durée » tout en se distinguant de ce roman en ce qu'« il ne raconte pas l'histoire d'une famille chronologiquement, des ancêtres aux descendants » (Vrydaghs David, 2008) mais rassemble et collecte les bribes des existences qu'Ernaux décrit ainsi :

« Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagés » (Ernaux, 2011, p. 442)

Enfin, le récit de filiation reprend au roman des origines de Marthe Robert un « mode de composition marqué par l'entrecroisement de la mémoire familiale et de la mémoire intertextuelle » (Vrydaghs David, 2008) Pierre Michon et Pierre Bergounioux, se recherchant dans la figure d'autrui, s'inventent des parents à partir des figures littéraires comme Rimbaud ou Flaubert afin de s'en faire une représentation subjective.

Le récit de filiation diffère donc du roman de plusieurs aspects notamment celui de l'intrigue qui loin d'être romanesque constitue un travail de recherche, un travail de critique d'interrogation du passé.

L'un des traits marquants des récits de filiation est la transdisciplinarité que les auteurs de ces récits prônent. Dans le champ des sciences humaines, c'est surtout la sociologie qui a marqué les récits de filiation. Annie Ernaux dans son récit de filiation *Une Femme* met l'accent sur cette transdisciplinarité :

« Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire. » (Ernaux, 2011, p. 597)

Ce rapport à la sociologie, nous pouvons l'expliquer par le fait que, d'une part, le récit de filiation est une mise en scène des vies des hommes qui ont réellement existé et non pas des personnages fictifs, des hommes vécus dans un milieu, un environnement, une Histoire différents. Des hommes ayant des rapports interpersonnels et des relations avec des institutions rédigent ces rapports à une époque passée parfois trop lointaine de l'époque où leur histoire est narrée. D'autre part, comme le narrateur évoque parfois des vies antérieures à la sienne, et faute de documents précis, recourt à des hypothèses et des

enquêtes qui parfois sont d'ordre sociologique comme c'est le cas d'Annie Ernaux qui est fascinée par la pensée de Bourdieu. A la suite de la mort de celui-ci, l'écrivaine lui consacre, dans *Le Monde* du cinq février 2002 un article intitulé « Chagrin » (Ernaux, 2002) pour s'en prendre aux journalistes et au média qui ne lui ont pas fait un hommage à la hauteur de son mérite. D'ailleurs, elle y avoue sa sympathie pour le sociologue en s'expliquant :

« Il m'est arrivé de comparer l'effet de ma première lecture de Bourdieu [*Les Héritiers*] à celle du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, quinze ans auparavant : l'irruption d'une prise de conscience sans retour, ici sur la condition des femmes, là sur la structure du monde social. Irruption douloureuse mais suivie d'une joie, d'une force particulières, d'un sentiment de délivrance, de solitude brisée. » (*Ibid.*), car selon elle cette délivrance est issue de « la connaissance [qui] est une libération, comprendre comment vous êtes, vous agissez. Parce que vous êtes agi, c'est extrêmement libérateur. À ce moment-là, vous commencez à dévoiler, à avoir le dévoilement de la chose qui jusque-là était impensée. Je crois que c'est ça qui est important, c'est-à-dire quelque chose qu'on ne pouvait pas penser avant et qu'on peut penser maintenant ». (Franceinter, 2012)

Annie Ernaux, comme Bourdieu, tout étant issue d'un milieu modeste a affranchi sa classe et a parcouru un trajet éblouissant. Cela nous pouvons le cerner dans *La Place* où les traces des « distinctions sociales, des effets de la reproduction, la difficulté de s'en arracher, les traces que cela creuse dans un individu » (p. 85) se gravent. Elle y raconte son enfance, le père et la mère ouvriers devenus petits commerçants, les tantes éthyliques, l'étudiante boursière qu'elle fut, la femme bourgeoisement mariée qu'elle devient. Elle retrace alors les deux places qu'elle occupe dans le groupe de dominé et de dominant. Afin de peindre le premier, elle s'y abstrait d'un temps de vie vécu et le représente comme étranger. Le recours à l'autobiographie et au dévoilement de son intimité pour faire des œuvres littéraires, s'enracine dans la vision du monde et la conception ontologique de l'écrivaine qui se conçoit non pas isolément, mais dans un réseau de rapport qui la lie aux autres, à une collectivité :

« L'intime est encore et toujours du social, parce qu'un *moi* pur, où les autres, les lois, l'histoire, ne seraient pas présents est inconcevable » (Ernaux, 2003, p. 152)

En fait, l'autobiographie et le « je » d'Ernaux ne sont pas le « je » rousseauiste ou celui de Lejeune enchaîné dans le pur individualisme, n'ayant pour vocation que de raconter la vie et une série d'événements de la vie de l'écrivain. Ledit « je », est un je qui, esquissé par son auteur muni de l'érudition sociologique, dépasse les frontières de l'individu pour devenir le porte-parole d'une collectivité, rapporté dans un genre comme *Récits de filiation* :

« Je me considère très peu comme un être singulier, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expériences, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages, et continuellement en dialogue avec le monde (passé et présent), le tout formant, oui, forcément, une subjectivité unique. Mais je me sers de ma subjectivité pour retrouver, dévoiler les mécanismes ou des phénomènes plus généraux, collectifs » (*Ibid.*, p. 148)

Son « je » est donc doté d'un caractère impersonnel : l'écrivain évoque le *soi* à partir du *moi* en ouvrant l'identité intime à l'altérité de soi. Le « je » de l'auteur qui parle prend distance de la vie de son père : une vie qu'elle a aussi partagée mais à laquelle elle se sent étrangère à cause de l'écart social intervenu entre lui et elle.

« Le "Je " que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de « l'autre » qu'une parole de « moi » : une forme transpersonnelle en somme. Il ne constitue pas un moyen de m'autofictionner, mais de saisir, dans mon expérience, les signes d'une réalité. » (Ernaux, 1994, n° 6)

En effet, l'usage de l'autobiographie et des récits de filiation lui permet de donner une valeur collective au « je » afin de se tourner vers une déconstruction des modèles littéraires institutionnalisés. À travers cette déconstruction, elle parvient à mettre en œuvre la pratique d'une écriture qui promeut la transdisciplinarité : « [...] quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire ». L'omniprésence de l'intertextualité dans ses œuvres témoigne de sa volonté de mélanger son érudition historique et sociologique à son talent d'écrivaine. En fait, son érudition sociologique est imprégnée de l'idée relationnelle de Pierre Bourdieu qui considère l'espace social

comme un lieu où jalonnent les agents sociaux selon les conceptions qu'il a posées et dont nous avons déjà parlé dans la partie précédente. Cette proximité conceptuelle qui lie le sociologue à l'écrivaine nous a poussé à étudier *La Place* qui est belle et bien le retracement de la structure sociale théorisée par Bourdieu. En effet dans un article paru le 5 février 2002, dans le journal *le Monde* (Homme moderne, 2002) à l'occasion de la mort de ce penseur en 2001, Annie Ernaux avoue à quel point la sociologie bourdieusienne a nourri ses œuvres. Lectrice scrupuleuse de ce dernier, elle admet que Bourdieu a totalement changé sa vision du monde et lui a fait subir un « choc ontologique » :

« L'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie. » (*Homme moderne*, 2002)

Selon Ernaux, la véracité de la théorie de Bourdieu est garantie par l'expérience personnelle de chacun. Personne ne peut nier la théorie de la violence symbolique quand elle l'a vécue en chair et en os dans sa trajectoire existentielle dans la société. Elle reconnaît aussi que c'était en lisant Pierre Bourdieu qu'elle a pris conscience de la structure du monde social, une prise de conscience suivit de la joie de délivrance de la solitude. Il affirme que ce sont ces conceptions qui lui ont offert le sentiment de « libération et « raisons d'agir » dans le monde.

En fait, c'est cette influence qu'Annie Ernaux a subie de la lecture de Pierre Bourdieu qui nous a menés à choisir ses récits de filiation *La Place* et *Une Femme* afin de voir comment Ernaux à travers les figures parentales arrive à une découverte des habitus transgénérationnels qui favorise sa quête de soi.

### **La quête de soi ernaussien à travers les habitus transgénérationnels**

Annie Ernaux lance son projet de la quête de soi en parcourant deux repères transgénérationnels : l'ascension transgénérationnelle et l'habitus transgénérationnel. Du fait que les habitus, minutieusement retracés dans toutes ses œuvres, véhiculent l'héritage culturel de cette famille, leur analyse pourrait nous mener à une piste qui nous

guiderait dans le repérage de la quête de soi de l'écrivaine à travers ce concept bourdieussien.

Il est nécessaire d'abord d'expliquer le terme d'habitus de Bourdieu. Bourdieu semble avoir trouvé ce terme « dans les traductions qu'il fit, au début de sa carrière, de certains ouvrages d'Erwin Panofsky, consacrés à l'esthétique et la scolastique médiévales » (Wikipédia, 2013). La définition de cette dernière conception est plutôt d'ordre subjectif et est en relation avec la position de l'agent dans le champ. Bourdieu définit l'habitus ainsi :

« L'habitus désigne un ensemble de dispositions qui portent les agents à agir et à réagir d'une certaine manière. Les dispositions engendrent des pratiques, des dispositions, et des comportements qui sont « réguliers » sans être consciemment coordonnés régis par aucune « règle ». Les dispositions qui constituent les habitus sont inculquées, structurées, durables ; elles sont également génératives et transposables » (Bourdieu, 1991, p. 24)

Selon lui l'agent acquiert les dispositions dans un processus graduel d'inculcation dans lequel les expériences primitives de l'enfance qui laissent l'empreinte la plus forte et la plus durable, à savoir la formation et l'apprentissage, jouent un rôle déterminant. Nous pouvons dire que les bonnes manières que les enfants apprennent sont des dispositions qui s'incorporent pour devenir une seconde nature. Ce sont elles qui forment les schèmes de perception, de pensée et d'action :

« La logique même de sa genèse fait de l'habitus une série chronologiquement ordonnée de structures, une structure d'un rang déterminé spécifiant les structures de rang inférieur (donc génétiquement antérieures) et structurant les structures de rang supérieur par l'intermédiaire de l'action structurante qu'elle exerce sur les expériences structurées génératrices de ces structures » (Bourdieu, [1972] 2000, p. 284).

Ces dispositions produites dans ce processus sont selon Bourdieu structurées. Cela veut dire qu'elles sont dotées d'une structure reflétant les conditions sociales au sein desquelles elles ont été acquises. Un individu issu de la classe ouvrière par exemple possède des dispositions énormément différentes de celui qui est élevé dans une famille de milieu socialement élevé. Les habitus véhiculant donc

les différences et les ressemblances des conditions sociales, paraîtront relativement homogènes parmi les individus appartenant à une même classe. Ces dispositions structurées sont aussi qualifiées de durables car elles poussent leurs racines dans le corps de l'individu et restent jusqu'à la fin de sa vie et opèrent de manière presque inconsciente. Si Bourdieu les qualifie de génératives et de transposables c'est parce qu'elles peuvent proliférer de façon empirique des pratiques et des perceptions dans d'autres champs que ceux où elles ont été préalablement acquises.

Evoquant la période prénatale, Annie Ernaux accentue la condition difficile d'une vie soumise à la nécessité des grands-parents paternel et maternel. Une vie menacée sans cesse par la famine. Les grands-pères maternel et paternel travaillent tous les deux dans des fermes. Cette vie placée sous le signe de la nécessité primaire rappelle la vie des pauvres au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Le père devient « gars de ferme » et vit dans un état à peine plus élevé qu'un animal. Pendant son enfance, le procès de la socialisation primaire commence, il inculque au fur et à mesure non seulement l'habitus de la famille, de sa classe notamment ceux de son père et de sa mère de son village mais en plus ceux de l'école qu'il fréquente jusqu'à l'âge de 12 ans, car selon Bourdieu l'habitus a un caractère d'inculcation et de transposition. Dans cette phase de sa trajectoire comme reproducteur de sa classe il travaille dur comme son père :

« Il s'est mis à traire les vaches le matin à cinq heures, à vider les écuries, panser les chevaux, traire les vaches le soir. En échange, blanchi, nourri, logé, un peu d'argent. Il couchait au-dessus de l'étable, une paillasse sans draps » (Annie Ernaux, 2011, p. 445)

La mère quant à elle vit dans une situation presque identique au père. Dans *Une Femme*, Ernaux retrace la vie d'enfance de sa mère, ainsi :

« Un appétit jamais rassasié. [...] La chambre commune pour tous les enfants. [...] Les robes et les chaussures dépassées d'une sœur à l'autre, une poupée à chiffon à Noël, les dents trouées par le cidre, mais aussi les promenades sur le cheval de labour, [...] Les injures et le geste de mépris – de tourner et se taper le cul – à l'adresse des « demoiselles » du pensionnat privé. Toute une existence au-dehors de petite fille de la campagne avec les mêmes savoir-faire que les

garçons, scier du bois, locher les pommes et tuer les poules d'un coup de ciseau au fond de la gorge. » (Ernaux, 2011, p. 562)

Selon Bourdieu, ce sont les conditions sociales et économiques homogènes dans lesquelles se trouvent les agents d'un groupe ou d'une classe qui produisent les habitus de classe car l'habitus n'est pas un concept entièrement interne et singulier. Son évolution dépend aussi, dans un contexte plus général des conditions sociales, économiques et historiques :

« Les catégories de perception et d'appréciation qui sont au principe de cette (auto)détermination sont elles-mêmes en grande partie déterminées par les conditions économiques et sociales de leur constitution » (Bourdieu et Wacquant, 1992, p. 111)

Plus la structuration de l'habitus est effectuée avec le plus de vigueur et de rigueur, plus le rôle de l'habitus dans la reproduction de ses structures productrices s'amplifie. Autrement dit, la production et la reproduction de l'habitus se réalise en fonction de contextes et conditions différents et de ce fait il a un caractère relatif. Dans un contexte ordinaire et normal, l'habitus dominant est celui que les forces sociales ont engendré vigoureusement de façon à le mettre à la disposition de la reproduction de structures productrices afin de renforcer de plus en plus les structures sociales dominantes. Dans ces conditions, seuls les habitus qui sont dépourvus de la force structurale dominante et qui, eu égard à leur particularité plutôt moins forte et plus flexible, pourraient favoriser les voies de s'en sortir. C'est cette sorte d'habitus qui est à la source des changements et des bouleversements de la situation de la domination.

L'enfance des parents d'Ernaux, étant un prolongement de la vie de ses grands-parents, véhicule les habitus de cette classe et pourrait être considéré comme une empreinte génétique qui marque toute la vie de ses parents. Ainsi, dans tous ses récits de filiation, Ernaux tient à montrer la répétition éternelle des habitus de classe des grands-parents que ses parents portent dans leurs pratiques et leurs stratégies tout au long de leur vie quotidienne. La reproduction de l'habitus du milieu des grands-parents marqué par le sens de la solidarité, de la dignité et de la famille, se reflète dans toute la vie du père : il est « ni feignant, ni buveur, ni noceur » (Ernaux, 2011, p. 447) fidèle à sa femme toute sa vie. Il refuse de quitter sa famille pour aller travailler « à Rouen ou

au Havre [où] on trouvait des emplois mieux payés » (Ernaux, 2011, p. 447) quand il a ouvert son premier café-épicerie, c'est ce sens de la solidarité avec des clients du milieu ouvrier qui réclamaient des achats à crédit qui l'a poussé jusqu'aux frontières de la ruine pour enfin tomber ouvrier. Un autre habitus que reproduisent les parents d'Ernaux, rappelle leur vie hantée par la nécessité et l'illettrisme. La façon dont le père mange à table rappelle son enfance affamée :

« Me voir laisser de la nourriture dans l'assiette lui faisait deuil. On aurait pu ranger la sienne sans la laver. » (Ernaux, 2011, p. 461)

Les pratiques de la mère sont aussi révélatrices que celle du père. En économisant sur tout, elle reproduit en fait l'habitus de classe de ses parents se trouvant sous le signe de la sobriété. La grand-mère maternelle d'Ernaux « retournait les cols et les poignets de chemises pour qu'elles fassent double usage. Elle gardait tout, la peau du lait, le pain rassis, pour faire des gâteaux, la cendre de bois pour la lessive, la chaleur du poêle éteint pour sécher les prunes ou les torchons, l'eau du débarbouillage matinal pour se laver les mains dans la journée. » (Ernaux, 2011, p. 561) la mère d'Ernaux « connaissant ces gestes qui accommodent la pauvreté » bat son enfant pour avoir déchiré sa robe, et ose aller à l'école et demander à l'institutrice de son enfant de retrouver absolument l'écharpe en laine qu'elle avait oubliée dans les toilettes, en rappelant le prix. Ces habitus de classe des grands-parents se reproduisent en fait selon Ernaux dans les pratiques de ses parents sous forme de « sacralisation obligée des choses ». L'histoire des grands-parents est répétée dans le langage corporel, selon le terme bourdieusien, des parents d'Ernaux. Bourdieu affirme que « le corps est le lieu d'une histoire « incorporée ». Les schèmes pratiques à partir desquels le corps est organisé apparaissent ainsi à la fois comme le produit de l'histoire et comme la source des pratiques et des perceptions qui reproduisent cette même histoire. » (Pierre Bourdieu, 1991, pp. 25-26) Ernaux nous montre dans *Une Femme* comment cette histoire et ses produits introduits dans l'inconscient se manifestent, à partir du moment où sa mère est atteinte d'Alzheimer, dans son comportement et ses délires :

« Elle s'habillait de jupes usagées et de bas reprisés dont elle n'acceptait pas de se défaire : « tu es donc bien riche, toi, que tu jettes tout » [...] les visages de ses petits-fils ne lui disaient plus rien. A

table, elle leur demandait s'ils étaient bien payés ici, elle s'imaginait dans une ferme dont ils étaient, comme elle, les employés. » (Ernaux, 2011, p. 590)

Ernaux affirme qu'elle n'est pas à son tour héritière de ces habitus de sobriété transmis de parents à enfant :

« Connaissant tous les gestes qui accommodent la pauvreté. Ce savoir, transmis de mère en fille pendant des siècles, s'arrête à moi qui n'en suis plus que l'archiviste » (Ernaux, 2011, p. 561)

Comme nous venons de dire l'agent social, dès sa naissance, procède à la socialisation. Cette socialisation pourrait se diviser en deux couches : couche primaire et couche secondaire. La première relève d'une représentation archétypale et collective formée autour des constructions binaires opposées comme homme / femme, frère / sœur, jour/nuit, intérieur/extérieur... En fait, cette couche primaire dans l'histoire de la vie de l'agent est elle-même le résultat de la sédimentation de générations de socialisation. L'exemple le plus significatif que l'on puisse donner est celui de la domination des sexes, qui en dépit de nombreuses tentatives de la dépasser reste presque intacte et ceci prouve la difficulté de traverser cette sédimentation. La couche primaire se produit alors dans la micro société qui est la famille qui transmet à l'enfant les pratiques domestiques, quotidiennes et les rôles et les fonctions dans la famille. L'enfant intériorise ces habitus et entre dans le système d'enseignement où il procède, par la voie de l'identification qui n'est que l'imitation du modèle objectivé, à l'acquisition et l'intériorisation de la réalité objective. Et en fonction de cette perception il reproduit des pratiques qui sont d'une certaine façon l'extériorisation de son intériorisation car c'est cette extériorisation qui fait exister sa perception de la réalité objective. Ce processus permet donc la réalisation d'un « soi » possible et d'une finalité qui n'est ni déterminée ni définitive. Nous pouvons conclure que la couche primaire est donc ce que l'« on est » et la couche secondaire ce que l'« on devient » selon Bourdieu :

« Ce qui est appris par corps, dit Bourdieu, n'est pas quelque chose que l'on a, comme un savoir que l'on peut tenir devant soi, mais quelque chose que l'on est » (Bourdieu, 1980, p. 123)

Si Ernaux dit que concernant lesdits habitus, elle n'est que l'archiviste, c'est parce que sa socialisation secondaire et ce qu'elle est devenue après avoir fait des études supérieures, s'être mariée bourgeoisement et devenue une femme de lettre réputée, domine sa socialisation primaire. Par contre, bien que les parents d'Ernaux soient allés à l'école pour un court temps, ils incorporent les habitus d'illettrisme des grands-parents. Ils gardent l'attitude héritière de ces derniers considérant les études comme une fainéantise et n'estimant que le travail physique. Travailler à l'école n'a aucun sens pour eux car ce qu'il entend par ce mot, c'est le travail physique :

« Ils disaient que j'apprenais bien, jamais que je travaillais bien. Travailler, c'était seulement travailler de ses mains » (Ernaux, 2011, p. 466)

Il est à signaler que l'habitus d'envoyer son enfant à l'école est un habitus inculqué des habitus des bourgeois. Et du fait que c'est une imitation, l'autre sens de l'éducation reste inaccessible aux parents de l'écrivaine, faute de culture. Cette appréhension des études, comme étant comme un luxe qu'ils offrent à leur enfant pour devenir mieux qu'eux, n'a, à leurs yeux, aucun rapport avec la vie. Le père s'étonne de voir sa fille qui a reçu les principes de désinfection en troisième, lui reproche d'avoir lavé la salade dans une seule eau. Il reste stupéfait de voir sa fille parler anglais à un auto-stoppeur, d'avoir appris une langue étrangère sans qu'elle soit allée dans le pays.

L'habitus langagier des parents est une autre manifestation de la reproduction de l'habitus des grands-parents marqué par l'illettrisme. En fait, les parents qui ont quitté l'école à l'âge de douze ans portent pendant toute leur vie l'anathème des illettrés. Le père de l'écrivaine a honte de son patois et cette honte le pousse à adopter certaines stratégies dans ces attitudes langagières et gestuelles. Devant les gens « haut placés » il préfère le mutisme, la timidité, il ne pose jamais de question et bref il porte toujours l'anxiété de lâcher un mot de travers :

« Bavard au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien il se taisait, ou il s'arrêtait au milieu d'une phrase, disant « n'est-ce pas » ou simplement « pas » avec un geste de la main pour inviter la personne à comprendre et à poursuivre à sa place. Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers » (Ernaux, 2011, p. 459)

Cette mutilation langagière l'empêche de se présenter dans les fêtes de l'école ou d'aller dans les lieux administratifs, conférant ces tâches à sa femme. Celle-ci désirent l'évolution et ayant un orgueil héritier de sa famille évolue mieux que son mari dans le langage et essaie de se perfectionner à côté de sa fille écolière. Mais ce de quoi cette mère n'est pas exceptée, c'est l'habitus concernant la façon et le ton langagiers et la manière de redressement des enfants. La grand-mère d'Annie Ernaux « faisait la loi et veillait par des cris et des coups à « dresser » ses enfants » (ibid. p. 561). Ces habitus incorporés par la mère d'Ernaux se reproduisent dans l'éducation de celle-ci : elle expose dans tous ces récits de filiation la honte qu'elle a dû subir de la manière de parler de sa mère qu'elle se croyait héritière :

« J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblait » (Ernaux, 2011, p. 578)

L'habitus a un double caractère : structuré et structurant. Bourdieu dévoile ce caractère spécifique de l'habitus ainsi :

« Ensemble de dispositions durables et transposables, structure structurée prompte à fonctionner comme structure structurante » (Bourdieu, 1980, p. 88)

D'abord structuré car il est à la fois le produit des forces sociales et le résultat de l'intériorisation des structures externes ; puis structurant du fait que sous forme de différentes actions, il procède à reproduire des structures externes. Il a de ce fait un caractère dynamique car d'un côté, il est composé de schèmes producteurs de pratiques qui permettent à l'agent de percevoir et de l'autre côté il se compose de schèmes classificatoires qui procèdent à l'appréciation des pratiques. L'agent perçoit, comprend, agit en fonction de son habitus et ses actes et le résultat de ses actes affectent plus ou moins sa perception des choses et par conséquent ses dispositions. Cette dimension évolutive de l'habitus lui permet de déterminer et d'être déterminé par les pratiques. Cette forte mutation de l'habitus peut renforcer ou déforcer les dispositions déjà acquises et rend difficile sa saisie. C'est pourquoi on ne peut le saisir qu'à travers la reconstitution de l'histoire d'un agent à partir d'un moment donné de cette histoire jusqu'au présent. Cette difficulté de généraliser un habitus singulier à un niveau collectif concerne aussi la généralisation d'un

comportement entre les individus qui ont des habitus proches. Car nous ne pouvons pas trouver deux agents qui, issus d'origine identique et vivant la même condition sociale, puissent vivre les mêmes situations et les mêmes expériences dans un ordre pareil. Pourtant ces contextes différents n'empêchent pas le sociologue de trouver une affinité structurale entre agents issus d'un milieu commun.

Cette affinité se trouve chez Annie Ernaux, issue d'une famille ouvrière, puis, petite commerçante et malgré les différences d'habitus qui l'écartent de celle-là, avoue que le ton langagier et la façon de parler est un habitus héritier qui s'est transmis en trois générations : celle de ses grands-parents, de ses parents et elle-même jusqu'à un certain âge.

« On ne savait pas se parler entre nous autrement que d'une manière râleuse. Le ton poli réservé aux étrangers. [...] Il n'avait pas appris à me gronder en distingué et je n'aurais pas cru à la menace d'une gifle proféré sous une forme correcte. La politesse entre parents et enfants m'est demeuré longtemps un mystère. » (Ernaux, 2011, p. 462)

Ou :

« je dis souvent « nous » maintenant, parce que j'ai longtemps pensé de cette façon et je ne sais pas quand j'ai cessé de le faire » (Ernaux, 2011, p. 458)

Cependant, il ne faut pas perdre de vue que l'habitus de la lecture produit chez la grand-mère maternelle d'Ernaux qui n'avait aucun loisir que « la lecture de feuilletons » se produit chez elle grâce à l'enseignement de l'école où elle fut première du canton au certificat. Cet habitus se reproduit chez sa fille qui allait à la bibliothèque nationale pour emprunter des livres et qui profitait de n'importe quelle occasion pour se glisser dans la lecture, même entre les deux clients du café. Ernaux incarne d'emblée cet habitus de sa mère qu'elle trouvait plus proche des habitus qu'elle inculquait à l'école :

« Je la croyais supérieure à mon père, parce qu'elle me paraissait plus proche que lui des maîtresses et des professeurs. Tout en elle, son autorité, ses désirs et son ambition, allait dans le sens de l'école. Il y avait entre nous une connivence autour de la lecture, des poésies que je lui récitais » (Ernaux, 2011, p. 576)

Dans un entretien, elle confirme qu'elle garde toujours certains habitus de ses parents et grands-parents :

« J'ai des gestes de classe, je ne m'en suis jamais débarrassée. Je garde une forme de brusquerie. Je claque les portes, les casseroles. J'ai vu ma mère faire cela et je fais pareil. Certains mots reviennent, pour des choses très quotidiennes comme le temps. J'ai les mots de ma mère: "Ça va se gâter"... "Ça, c'est signe d'eau." Ma mère était une femme extraordinaire qui admirait les livres, la littérature. » (L'Express, 2008)

### Conclusion

Annie Ernaux, avec *La Place* et *Une Femme*, constatant que le roman est incapable de mettre en œuvre son projet de l'enquête des origines, se penche vers une écriture qu'elle introduit dans la littérature contemporaine et qui est reconnue, aujourd'hui, comme récit de filiation. Ce genre différencié du roman et hybridé de plusieurs genres comme l'autobiographie, la biographie, la fiction biographique devient le champ propice des écrivains comme Ernaux qui d'une certaine manière se voient en perte d'origine et s'engagent dans une enquête de nature sociologique, historique et littéraire pour trouver les liens perdus. Ernaux à travers lesdites œuvres mêle la biographie de ses grands-parents et ses parents, à son autobiographie pour retracer les conditions sociohistoriques dans lesquelles trois générations ont vécu. Le retraceur de ces conditions lui permet de parvenir à une quête de soi grâce au repérage des habitus transtergénérationnels dans lesquels elle identifie certains de ses propres habitus. Ces habitus deviennent alors les pièces du puzzle de son passé perdu à la suite de son immigration vers la classe bourgeoise et son inculcation des habitus secondaires de ladite classe.

## Bibliographie

BOURDIEU Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Seuil, Paris, [1972], 2000.

BOURDIEU Pierre, Loïc Wacquant, *Réponses : Pour une anthropologie réflexive*, Seuil, Paris, 1992.

DEMANZE Laurent, Récit de filiation, *Atelier Fabula*, [En ligne], Dernière mise à jour: 07/08/2008, consulté le 13 juin 2013 URL : [http://www.fabula.org/atelier.php?R%26acute%3Bcits\\_de\\_filiation](http://www.fabula.org/atelier.php?R%26acute%3Bcits_de_filiation)

DOMINIQUE Viart et VERCIER Bruno, *La littérature française au présent*, Bordas, Paris, 2008, (1<sup>re</sup> éd. (2005))

ERNAUX Annie, « Bourdieu : le chagrin » *Le Monde*, 05/02/02, Homme moderne, [En ligne], 05/02/02 consulté le 13 juin 2013

ERNAUX Annie, « Vers un Je transpersonnel », *RITM*, Université Paris X, n°6, 1994

ERNAUX Annie, *Ecrire la vie*, Quarto Gallimard, Paris, 2011

ERNAUX Annie, *Langage et pouvoir symbolique*, Fayard, 1991.

ERNAUX Annie, *Le Sens pratique*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1980,

URL:

[http://www.hommemoderne.org/societe/socio/bourdieu/mort/aerna\\_u.html](http://www.hommemoderne.org/societe/socio/bourdieu/mort/aerna_u.html)

« Bourdieu ni maître », émission, (ré) écouter, *Franceinter*, [En ligne], le 5 janvier 2012, consulté le 13 juin 2013 URL :

<http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=254155>

« Habitus (sociologie) », *Wikipédia L'encyclopédie libre*, Article, [en ligne], le 24 mai 2013 URL : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Habitus>

Ferniot, Christine et Delaroche, Philippe, « Annie Ernaux » entretien, *L'express* [En ligne], 01/02/2008, URL :

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux\\_813603.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux_813603.html)